REVUE DE PRESSE

Contact PRESSE :
Francesca Magni
06 12 57 18 64 – francesca.magni@orange.fr

Dialogues d'exilés

Mercredi 3 février
Julien Vallet / Rhinoceros.eu
Alexandre Laurent / IDFM
Dany Toubbiana / Theatrorama.com
Simon Gérard / Toutelaculture.com
Bruno Fougnies / Regart.org
Jean Grapin / Larevueduspectacle.com
Ondine Béranger / Theatreactu.com
Gérald Rossi / L'Humanité
Cécile Beyssac / Froggy delight.com
Michelle Levy Taieb / Actualité Juive Hebdo

Vendredi 5 février
Jacques Portes / Blog Histoire et géographe

Samedi 6 février
Amelie Meffre / NVO

Mardi 9 février
Gilles Taillefer / Regardencoulisse.com
Micheline Rousselet / La Lettre du SNES
Pierre François / France Catholique

Mercredi 10 février
Jack Dion / Marianne
Eleonore De Dampierre / Culture-tops.com

Jeudi 11 février
Emmanuelle Bouchez / Telerama

Vendredi 12 février
Clémentine Koenig / La vie

Samedi 13 février
Gil Chauveau / Charlie Hebdo
Jean-Luc Jeener / Figaroscope

19 février
Corine Denailles / Webthea.com

20 février
Myriem Hajoui / A Nous Paris

23 février
Jérôme Capon / Pariscope
Marie Ordinis / Monde et vie
Pierre Corcos / Verso Hebdo

Mercredi 24 février
Hélène Heullant Donat / France Culture
Séverine Liatard / France Culture

Jeudi 25 février
Simone Alexandre /Théatrauteurs.com

Mardi 1er mars
Arlette Farge / France Culture, 2 invitations
Hélène Hadas Lebel / France 3 et Radio J

Mercredi 2 mars :
Emmanuelle Laurentin / France Culture

Jeudi 3 mars
Pascal Ory / France Culture

Jeudi 10 mars
Abderrahim / TV5 Monde

Radios :
France Bleu / Interview Olivier Mellor en direct / Vendredi 12 février à 19h55 sur son portable.
IDFM / Interview Olivier et Séverin le 20 février entre 10h et 12h.
France Culture / La fabrique de l'Histoire. Spectacle retenu pour la sélection théâtre. Diffusion vendredi 5 février entre 9 h et 10h.

LUNDI 15 FÉVRIER 2016 | N° 21861 | 1,90 € l'Humanité.fr

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité

SI L'ON RIT ET SE RÉJOUIT DANS CES *DIALOGUES* DU BUFFET DE LA GARE, ON N'EN SORT PAS INDEMNE POUR AUTANT. PHOTO LUDO LELEU

THÉÂTRE

« L'homme est bon, mais le veau est meilleur »

Olivier Mellor et sa Compagnie du Berger proposent un intelligent voyage, notamment musical et chanté, sur la route des *Dialogues d'exilés* de Bertolt Brecht.

Sur le sol incertain, des papiers, fragments de journaux peut-être. Et puis des planches, qui s'ajustent tant bien que mal, pour soutenir une petite pyramide de fûts de bière. Comme dans un bistrot en voie de disparition, de déclassement. Au fond, un rideau rouge à paillettes. Et pourtant triste. Dans l'espace encore disponible, sur le plateau du Paradis, la petite salle très haut perchée du Lucernaire, sont aussi dispersés un piano électrique, une grosse caisse, quelques guitares... Ainsi Olivier Mellor imagine-t-il le buffet de la gare d'Helsingfors (Helsinki) à l'heure d'Hitler et du IIIe Reich. En transit, sans doute, le physicien Ziffel, plutôt social-démocrate, et le métallo Kalle, plutôt communiste, s'y attardent. S'y affrontent intellectuellement. Parfois hésitants, un peu forcément, mais demeurant fermes sur leurs convictions, sur la route de l'exil.

> « Au-delà du "théâtre politique", il s'agit de "distraire sans complaire". »
>
> OLIVIER MELLOR
> METTEUR EN SCÈNE

Ce même chemin, Bertolt Brecht l'a suivi, contraint à l'heure de la montée en puissance du régime nazi, de quitter son Allemagne natale. Il entama alors dès 1940 la rédaction de ces *Dialogues d'exilés*, partiellement mis en scène par la Compagnie du Berger, repris cet hiver au Lucernaire après un premier essai en 2012 à l'Épée de bois, sur le site de la Cartoucherie de Vincennes. Pendant une quinzaine d'années, Brecht peaufina sa copie, sans se résoudre à poser le point final, tant et si bien qu'il ne monta jamais ses *Dialogues*, finalement publiés à Berlin après sa mort, en 1961. Sans doute parce que, sous couvert d'échanges sur la santé physique du monde et celle mentale des humains, touche-t-il là à l'intime, à sa propre fuite forcée devant l'horreur. D'ailleurs Ziffel et Kalle sont-ils bien deux, ou bien un seul personnage, une seule intelligence, un seul questionnement face au chaos que l'on sait ? Ces *Dialogues d'exilés*, rarement montés, plus difficiles à appréhender, peut-être, que d'autres textes de Brecht, ont toutefois déjà été donnés dans ce même théâtre, c'était en 1989, dans une mise en scène de Georges Vitaly.

En compagnie de Stephen Szekely (le métallo) et des musiciens Romain Dubuis, Cyril Schmidt et Séverin Jeanniard, Olivier Mellor (le physicien) n'a pas voulu, dit-il, trahir *« l'humour noir de son auteur »* et a choisi de ramener l'affaire *« sur une nuit blanche, longue et joyeuse »*. Et c'est réussi. Et la mousse coule de la pompe à bière. Et les chansons, empruntées aussi bien à Kurt Weill, que Jean Yanne, Léo Ferré..., non seulement s'intercalent avec justesse mais donnent la frite à la veillée.

Quand l'un parle en apparence légèrement *« du fils de ma logeuse qui étudie les espèces végétales, alors que sa mère n'a pas les moyens de s'acheter une salade »*, l'autre n'est pas en retard pour noter une octave au-dessus que *« si le capitalisme avait pu marcher sans le fascisme, il n'y aurait pas de fascisme »*. Puis l'on saute du rugueux au rire, car *« l'homme est bon, mais le veau est meilleur »*. Ce qui, au regard des dominations, des oppressions, des tourments, des guerres et de toutes les misères sociales et politiques, ne fait toujours guère de doute. Au-delà du *« théâtre politique »*, il s'agit de *« distraire sans complaire »*, dit encore Mellor. En tout cas, si l'on rit et se réjouit dans ces *Dialogues* du buffet de la gare, on n'en sort pas indemne pour autant. Le veau d'or est toujours debout, et la bête immonde aussi. *« Croyez-vous que toutes les atrocités dont on parle soient vraies ? »* font mine de s'interroger les deux exilés. Merci d'avoir posé la question. •

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 26 mars à 21 heures du mardi au samedi. Le Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-Champs à Paris (6e) ; tél. : 01 42 22 66 87.

FIGARO SCOPE

Supplément du Figaro N° 22257 du mercredi 2 mars 2016

BRECHT L'IMPRÉCATEUR

DANS UN DÉCOR INUTILEMENT ENCOMBRÉ, OLIVIER MELLOR MET EN SCÈNE « DIALOGUES D'EXILÉS », PIÈCE DANS LAQUELLE L'ÉCRIVAIN S'ATTAQUE AU NAZISME AVEC VIRULENCE.

PAR **JEAN-LUC JEENER**

Brecht, comme Claudel, pour des raisons bien différentes mais finalement assez semblables, est désormais adulé autant par les metteurs en scène de gauche que par les metteurs en scène de droite. C'est la puissance du verbe qui fait l'universalité de Claudel comme c'est la psychologie qui permet à Brecht de toucher au plus grand nombre, cette humanité des personnages que toutes les distanciations ne peuvent effacer.

Ainsi, encore, pour ces *Dialogues d'exilés* qu'Olivier Mellor met pourtant en scène dans un encombrement de choses au demeurant assez inutiles. Même si on aurait préféré l'épure, c'est son choix et il est assumé avec talent. On est donc dans une mise en abyme dont le théâtre a le secret avec des comédiens et des musiciens qui s'engueulent et répètent tout en buvant bière sur bière. Au milieu de cela, insidieusement, s'impose le texte de Brecht, brillant, intelligent et évidemment parfaitement idéologique. Le dramaturge, comme on le sait, s'attaque au nazisme. Et c'est assez subtil car il montre surtout comment une société se défait. Comme dans *Grand-peur et misère du IIIe Reich*, on sent bien que l'âme est attaquée autant que le corps, que le totalitarisme ronge de l'intérieur. Ce trop-plein de mise en scène avec une musique et des chansons très présentes nous détourne sans doute de l'essentiel, mais le spectacle est de qualité et le plaisir des comédiens et des musiciens fait merveille. ▮

♥♥♥♥♥

LUCERNAIRE
53, rue Notre-Dame-des-Champs (VIe).
TÉL. :
01 45 44 57 34.
HORAIRES :
du mar. au sam. à 21 h.
JUSQU'AU :
26 mars.
PLACES :
11 € (- 26 ans), 16, 21 et 26 €.

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com

FRANCE Catholique

N° 3482 – 4 mars 2016

THÉÂTRE

« DIALOGUES D'EXILÉS »

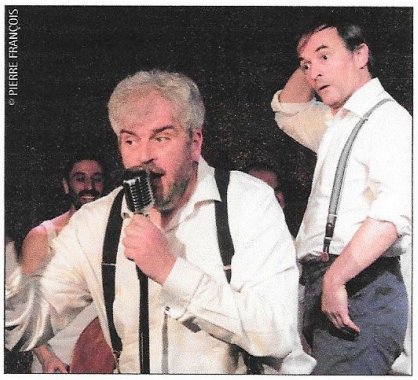
Incroyable Brecht

par Pierre FRANÇOIS

Découvrir Brecht en s'amusant, cela paraît incroyable. Mais le style du cabaret le permet.

SURPRENANT, les *Dialogues d'exilés* au Lucernaire est un Brecht qui n'est pas ennuyeux. Plus encore : il est peu dogmatique et plutôt humaniste. Sans doute est-ce en partie dû à la forme cabaret du spectacle, car on nous assure que le texte est bien celui de l'auteur. Il faut donc croire qu'il existe une façon de le monter qui ne soit pas rasante. On se rappelle que Guy-Pierre Couleau avait monté un *Maître Puntila et son valet Matti* de même qu'un *Cabaret Brecht* à La Comédie de l'Est de Colmar et que la truculence qu'il y avait insufflée avait donné bien de la légèreté à des textes parfois plus intellectuels que théâtraux. Il faut donc croire que la forme – créée d'ailleurs en Allemagne – du cabaret réussit bien à Brecht. On s'en réjouit, de même que de constater que le théoricien, derrière une

Peu dogmatique, plutôt humaniste


© PIERRE FRANÇOIS

apparence parfois irrévérencieuse *(« l'homme est bon, mais le veau est meilleur », « on fait plus facilement un homme qu'un passeport », par exemple)*, révèle une vraie interrogation sur l'homme et la façon d'essayer de le rendre heureux *(« il faut savoir s'aimer »)*. Derrière un style systématiquement paradoxal. Ceci étant, *Dialogues d'exilés* reste quand même un texte particulier dans l'œuvre de Brecht, écrit précisément lorsqu'il se trouvait lui-même en exil…

Sur le plateau, des fûts de bière, des instruments de musique et divers (simili…) sièges. Quelques personnages arrivent qui n'ont pas fini de mettre au point les réglages de leur prestation orchestrale. C'est ainsi que débute ce spectacle qui adopte un peu le style des brèves de comptoir, les dialogues étant régulièrement servis sous forme de maximes groupées par thèmes. Le rythme de croisière s'installe rapidement, chansons et maximes se répondent, le jeu réserve quelques surprises. On se laisse prendre, on est séduit et on a du mal à croire que c'était du Brecht, mais inutile d'y revenir. ■

Dialogues d'exilés, de Bertolt Brecht. Avec Olivier Mellor, Stephen Szekely, Séverin « Toskano » Jeanniard, Romain Dubuis, Cyril « Diaz » Schmidt, Feat. Du mardi au samedi (21h) jusqu'au 26 mars, au Lucernaire, 53, rue Notre-Dame-des-champs, 75006 Paris, tél. : 01.42.22.66.87, www.lucernaire.fr

ISSN 0291 1159
N° 1379 - 18 Février 2016 - 9 Adar 1 5776
Actualité Juive HEBDO

Lever de Rideau

Brecht en chansons

Une des pièces-clefs de Bertolt Brecht, dans laquelle chansons et musique font partie intégrante du spectacle pour mieux toucher le public sur l'état de la société durant la Seconde Guerre mondiale.

Les textes et chansons de Bertolt Brecht, immense homme de théâtre engagé, gardent toujours leur saveur, leur dérision et leur authenticité et sont porteurs de messages intemporels et universaux tels que les atrocités de la guerre, la philosophie de Hegel, du rôle des vertus civiques, les méthodes éducatives, la force de la pensée, la précarité, et surtout l'exil.

Deux exilés Ziffel, physicien et Kalle ouvrier, chassés de leur pays, déambulent dans le bar de la gare, sorte de no man's land improbable, et refont le monde à leur façon, dans un spectacle réjouissant ponctué de ritournelles populaires et engagées signés Brecht, Kurl Weill mais aussi Léo Ferré, Bernard Dimey parmi d'autres.

Les mots, les idées les pensées, les réflexions empreintes de gravité et d'humour noir fusent de toutes parts avec, comme figure centrale, celui qui les a chassés et responsable de la tragédie du III Reich, « comment s'appelle-t'il donc déjà ? » Brecht lui même en exil, fuit la montée du nazisme, partagé entre son amour pour son pays et la nécessité vitale de fuir, Il doit « éveiller les consciences grâce à un prisme qui décale la vérité historique vers un lieu plus petit, plus commun, plus intime » comme le dira Olivier Mellor, metteur ne scène et comédien.

Au Théâtre du Lucernaire :
53 rue Notre-Dame-des-Champs
75005 Paris.
Réservations au 01 45 44 57 34.

Les deux malicieux comédiens Olivier Mellor et Stephen Szekely ainsi que les trois musiciens, font bloc pour créer une ambiance électrique, survoltée, en toute complicité et un spectacle musical original fait de trouvailles scéniques, de talent et d'innovation.
A voir absolument.

MICHÈLE LÉVY-TAÏEB

nvo
La Nouvelle Vie Ouvrière

THÉÂTRE

Brecht tragicomique

LUDO LEULEU

Dialogues d'exilés, de Bertolt Brecht, met en scène deux exilés allemands, Ziffel et Kalle, ayant fui le nazisme, qui devisent autour de chopes de bières sur Hitler, la barbarie, la liberté d'expression ou le capitalisme. Le dramaturge, déchu de la nationalité allemande sous le IIIe Reich, a peaufiné la pièce en exil. Sur le plateau, des fûts, une pompe à bière et beaucoup d'instruments de musique. Les deux protagonistes, fort bien plantés par Stephen Szekely et Olivier Mellor, sont accompagnés par trois jeunes musiciens pleins d'allant. Le metteur en scène a eu la bonne idée de mêler des chansons – du dramaturge mais aussi de Léo Ferré, Bernard Dimey, Jean Yanne… – au texte tragicomique de Brecht. Du coup, la douche froide fonctionne à fond. Au cœur des réflexions les plus graves, les artistes n'hésitent pas à jouer une scène de beuverie hilarante sur *Un verre de ouatabada*, la chanson loufoque de Raoul de Godewarsvelde. Si une ou deux chansons sont peut-être de trop, le spectacle tient sacrément la route! **A.M.**

Dialogues d'exilés, de Bertolt Brecht, mise en scène Olivier Mellor, jusqu'au 26 mars au Lucernaire, 75006 Paris. www.lucernaire.fr

L'Marianne

Les Dieux ne sont pas les seuls à pouvoir être instrumentalisés à des fins douteuses. Une idéologie peut faire l'affaire, comme en témoigne « Dialogues d'exilés » de Bertolt Brecht, mis en scène par Olivier Mellor. La pièce est l'une des moins connues de BB, qui l'a écrite pendant son exil américain, après avoir été obligé de fuir le nazisme.

Elle met en scène un dialogue entre Ziffel (Olivier Mellor) et Kale (Stephen Szekely), le premier aussi massif que le second est malingre.

Tels des Laurel et Hardy de la dialectique, Ziffel l'intello et Kale le prolo dialoguent entre deux chansons (Kurt Weill, Léo Ferré, Jean Yanne, Bernard Dimey…) accompagnées par le reste de l'équipe (Séverin Jenniard, Romain Dubuis, Cyril Schmidt).

Les deux bonhommes échangent des considérations sur le mode banal, comme on en entend à la table d'un comptoir, sauf que l'on y aborde des sujets d'une rare gravité sur l'art et la manière de manipuler les hommes, la montée du régime de « Comment s'appelle-t-il au juste ? » (avec les deux doigts sous le nez pour symboliser la moustache de qui vous savez), le sort des gens du peuple, le mépris de classe, l'exploitation, le capitalisme et le communisme, bref toutes les questions qui jalonnent l'œuvre de Brecht et qui sont abordées ici sans avoir l'air d'y toucher, sur le mode des brèves de comptoir, avec légèreté et profondeur, ce qui ne gâte rien.

Bertolt Brecht a écrit : « Dans toute idée, il faut chercher à qui elle va et de qui elle vient ; alors seulement on comprend son efficacité. » De ce point de vue, « Dialogue d'exilés » est d'une rare efficacité.

LA REVUE DU SPECTACLE .FR

THÉÂTRE

"Dialogues d'exilés" par Mellor : une version en expansion de bonheur dans le malheur des temps

"Dialogues d'exilés", Le Lucernaire, Paris

L'un est physicien, l'autre est ouvrier. Ziffel et Kalle. Dans la proposition d'Olivier Mellor pour "Dialogues d'exilés" de Bertolt Brecht, l'un est grand et puissant, l'autre gringalet et un tantinet hargneux. Leur attelage épouse les contours de duos comiques.

© Ludo Leleu.

L'action se déroule dans une arrière-salle, lieu de nulle part où trois musiciens, trois caboches de balochards (joyeux drilles au demeurant), devant un rideau en lamé, entre futs de bière, viennent en répétition.

Tous sont concentrés. Pour l'un la batterie, l'autre le clavier, le troisième les cordes. Ziffel et Kalle poussent euxmêmes la chansonnette ou la passe de contrebasse entre deux discussions sérieuses. Leur fantaisie est en forme d'ukulélé, d'harmonica, de chant opératique. Complices dés que possible au rythme d'un bœuf immédiat et de bière ingurgités en commun. Béats et heureux des harmonies du hasard. Indifférents au reste. Goguenards peut-être. Complices toujours.

Ils ne se seraient sans doute jamais connus si les aléas de la vie ne les avaient jetés loin de chez eux dans ce lieu de bric et de bocks. Exil. Havre, rade, on ne sait. En tout cas, loin de la guerre, la dictature, la violence, ce qui permet d'en parler. Instant de répit dans une trajectoire de vie trahie par le malheur collectif. Sans lendemains assurés, Ziffel et Kalle se rencontrent, se racontent, s'écoutent, échangent, questionnent, rapprochent leurs points de vues : pertinents. Assaillis de la même nostalgie d'un monde qui reste encore le leur parce qu'ils y ont eu une enfance, quelque chose comme le bagage commun d'une civilisation.

Cette proposition scénique en formule cabaret n'hésite pas à distiller les pieds de nez, insère en toute évidence rythmique (et plaisir) des morceaux (qui ne sont pas tous de Kurt Weill, de ceux dont on comprend bien qu'ils sont des morceaux préférés des uns et des autres : Jean Yanne, Bernard Dimey, Jesse Garon, Léo Ferré, Raoul de Godewarsvelde). De blues en boogie-woogie, de chansons à texte en twist échevelé ou romance… la soirée réjouit, délasse. Le spectateur redécouvre combien, dans le partage d'une attente, la puissance et l'exubérance d'un instant font tout oublier. Que l'homme est un loup pour l'homme, certes. Mais qu'il n'est qu'un homme…

Dans ces "Dialogues d'exilés", que Brecht travailla et ne finit jamais, Olivier Mellor rappelle aussi opportunément que Bertolt Brecht, homme de théâtre, aimait la comédie musicale et rêvait de l'Amérique. Et tout finit en chansons, dans cette version en expansion de bonheur dans le malheur des temps.

© Ludo Leleu.

Jean Grapin

nvo.fr « L'information sociale, juridique et syndicale. »

TRAGI-COMÉDIE BRECHTIENNE

THÉÂTRE Chaque pièce de Bertold Brecht confirme son génie. « Dialogues d'exilés » ne déroge pas à la règle. D'autant que la mise en scène d'Olivier Mellor, qui entrecoupe le texte de chansons, est tout bonnement géniale.

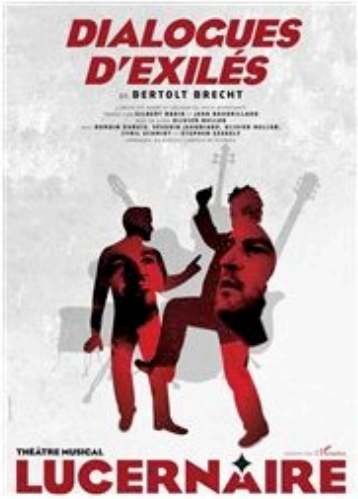
Si on osait, on dirait que Bertold Brecht, c'est comme le cochon : tout est bon. Il écrivait bien : « *l'homme est bon, mais le veau est meilleur* »…
Avec *Dialogues d'exilés*, une pièce peu montée, on se régale de sa plume, grave autant que drôle. Elle est à découvrir jusqu'au 26 mars au Lucernaire. Pour son propos d'abord : deux exilés allemands, Ziffel et Kalle, ayant fui le nazisme, devisent autour de chopes de bières sur Hitler (la réplique « *Comment s'appelle-t-il donc au juste ?* » claque régulièrement), la barbarie, la liberté d'expression ou le capitalisme. Pour son histoire ensuite : le dramaturge, déchu de la nationalité allemande sous le III^{e} Reich, l'a peaufinée en exil, quinze ans durant. Pour la mise en scène enfin d'Olivier Mellor qui a eu la très bonne idée de mêler des chansons – du dramaturge bien sûr, mais aussi de Léo Ferré, Bernard Dimey, Jean Yanne voire Jesse Garon (et son tube « *C'est lundi – ah ah ah ah !* ») – au texte tragi-comique de Brecht. Du coup, la douche froide fonctionne à plein. On passe sans cesse du rire au sérieux.

Un verre de ouatabada

Sur le plateau, des fûts métalliques, une pompe à bière et plein d'instruments de musique. Les deux protagonistes, fort bien plantés par Stephen Szekely et Olivier Mellor, sont accompagnés par trois jeunes musiciens pleins d'allant. Tous les cinq servent brillamment la pièce, en portant haut les mots de Brecht qui résonnent encore et toujours. « *Le passeport est la partie la plus noble de l'homme. D'ailleurs un passeport ne se fabrique pas aussi simplement qu'un homme (…)* ».
« *Si le capitalisme avait pu marcher sans le fascisme, il n'y aurait pas eu de fascisme.* » Au cœur de réflexions les plus graves, les artistes n'hésitent pas à nous jouer une scène de beuverie hilarante sur « *Un verre de ouatabada* », la chanson loufoque de Raoul de Godewarsvelde (l'auteur de *Quand la mer monte*). Si une ou deux chansons sont peut-être de trop, le spectacle tient sacrément la route.

Amélie Meffre

REGARDENCOULISSE.COM



De Bertolt Brecht
Traduction : Gilbert Badia et Jean Baudrillard
Mise en scène : Olivier Mellor
Avec Romain Dubuis (piano, orgue, harmonica), Séverin Jenniard (contrebasse, shaker, tambourin), Olivier Mellor (Ziffel), Cyril « Diaz » Schmidt (percussions, guitare, grosse caisse) et Stephen Szekely (Kalle, piano)
Direction musicale : Séverin « Toskano » Jenniard
Chansons : Bertolt Brecht / Kurt Weill, Jean Yanne, Léo Ferré, Bernard Dimey, Raoul de Godewarsvekde, Jesse Garon…
Arrangements : Séverin Jenniard, Romain Dubuis
Scénographie : Noémie Boggio, Alexandrine Rollin
Costumes : Hélène Fallé
Lumière : Benoît André

À Helsingfors, au buffet de la gare, deux Allemands, Ziffel, un physicien et Kalle, un ouvrier, chassés de leur pays par… « comment s'appelle-t-il donc au juste ? »… devisent librement autour de verres de bière, à propos de la philosophie de Hegel, du rôle des vertus civiques, de la nécessité de l'ordre, des méthodes d'éducation et du plaisir que la pensée procure. Oscillant sans cesse entre humour et gravité, ils en reviennent cependant toujours à la cause de leur exil : Hitler et le IIIe Reich. « L'homme est bon, mais le veau est meilleur ».

Notre avis :
La démocratie, l'identité nationale, l'exil, l'oppression, la crise, le capitalisme, la lutte sociale, le chômage… sont autant des sujets – ô combien actuels ! – abordés au cours de ces *Dialogues d'Exilés*, chopines de bière en mains. Le texte touffu de Brecht navigue entre aphorismes engagés, formules de comptoir, clairvoyance implacable et humour grinçant… tout en cherchant à divertir – mince gageure ! Sa densité, son côté brut et son exigence rendent parfois difficile son suivi et, nonobstant quelques longueurs inhérentes, il est porté avec modernité et engagement par Olivier Mellor (*Oliver Twist*) et Stephen Szekely, qui savent jouer de leurs contrastes et insuffler différentes énergies à leurs personnages. La conception du spectacle mêle intelligemment l'ambiance d'un bar, le visuel du cirque – on adore les pantalons ! – et la fantaisie du music-hall, et réserve une place d'honneur aux chansons signées Kurt Weill, Léo Ferré, Jean Yanne, Bernard Dimey, Raoul de Godewarsvelde et même Jesse Garon… et brillamment arrangées par Séverin Jenniard et Romain Dubuis. Un cabaret philosophico-politique mené à train d'enfer qui mérite qu'on s'y attarde.

Gilles Taillefer

Reg'Arts www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

DIALOGUES D'EXILÉS

© Olivier Allard

« Si tu me payes un verre, je n'te demand'rai pas
Où tu vas, d'où tu viens, si tu sors de cabane
Si ta femme est jolie ou si tu n'en as pas
Si tu traînes tout seul avec un coeur en panne
Je ne te dirai rien, je te contemplerai
Nous dirons quelques mots en prenant nos distances
Nous viderons nos verres et je repartirai
Avec un peu de toi pour meubler mon silence… »

Voici la première chanson de « Dialogues d'exilés », paroles de Bernard Dimey, chanté entre autres par Serge Reggiani en son temps. Un spectacle comme un instant suspendu quelque part au-dessus de la cohue du monde, un éphémère transit aussi bref et évocateur qu'une chanson. Ils sont six sur un plateau bondé d'instruments de musique, de palettes de bois, de fûts de bière… moitié bistro, moitié clandé, sans époque.
Les six interprètes sont eux-mêmes hors-temps : des nippes taillées dans des tissus multicolores, l'allure presque débraillée. Ils vont et viennent de leurs instruments à la pompe à bière, engloutissant pintes et demis. À la mise en scène : Olivier Mellor, qui interprète aussi Ziffel, physicien allemand exilé. Au texte : Bertolt Brecht, exilé loin de l'Allemagne nazi dès 1933. Un texte qu'il écrit et remanie pendant quinze ans sans qu'i l lui fasse voir le jour de son vivant.
La trame principale est un dialogue entre Ziffel et Kalle (Stephen Szekely), un ouvrier allemand, en exil lui aussi, après avoir connu les camps du troisième Reich.
Protégés derrière un lourd rideau de velours rouge pailleté comme un travelo, isolés ainsi de la réalité brutale, ils sont libres de parler de cette réalité qui les menace avec la distance nécessaire, l'ironie nécessaire et la lucidité nécessaire. Tout l'humour de Brecht fait ici des flammes. Toute son analyse aussi, car loin de considérer les atrocités du nazisme comme un événement passé, presque accidentel dans son excès, son inhumanité, il se sert du dialogue de ces deux personnages pour tenter de comprendre ce que cette violence change à nos conceptions des choses et du monde.
C'est cette volonté de clairvoyance humoristique qui est mis en avant grâce à la mise en scène et aux jeux des interprètes, aussi bien les musiciens qui font corps avec les deux acteurs / chanteurs.
Sous un vernis volontairement populaire et bravache pointe aussi une très sensible et vibrante nostalgie. Nostalgie dans un monde bouleversé qui n'est que la source de notre monde actuel. Un monde dont les repères ont changé au point qu'ils apparaissent tous étranges, bizarres, inversés, absurdes et déshumanisés.
Rien de plus juste alors que nos six personnages boivent des bières comme les russes instillent avec un grand sérieux les petits verres de vodka de manière à faire surgir le sensible fond éclairé de l'âme.
Une belle démonstration où l'on ne demande pas seulement à l'ivresse d'être saoul mais d'être vrais.
« Si tu me payes un verre, je ne t'en voudrai pas
De n'être rien du tout... Je ne suis rien qui vaille »

Bruno Fougniès

Dans un cabaret perdu quelque part dans l'Europe des années 1930, deux opposés, le bourgeois et l'ouvrier, se livrent à une joute verbale, désabusée et comique, sur le déracinement qui les a unis. Une œuvre difficilement identifiable, très brechtienne, où la douleur et la gaillardise en musique s'entrechoquent en permanence.

Voilà bien un OTNI (**Objet théâtral non identifié**) difficilement qualifiable, à la frontière entre théâtre, musique, fiction et autobiographie. Dans l'oeuvre complexe et bizarre de Bertolt Brecht, voici peut-être la pièce la plus personnelle du dramaturge allemand, lequel passa **quatorze ans de sa vie en exil** et mis près d'une décennie à mettre le point final de ses *Dialogues*, publié de façon posthume. Le titre est transparent : d'exil, et de **ce qu'il a d'universel**, voici ce dont il est question ici.

Dans un endroit indéfini, un bar, une gare peut-être, deux personnages se rencontrent, se parlent, échangent leurs expériences. Ziffel, le chimiste, et Kalle, l'ouvrier, sont deux exilés, chassés de leur pays par un **mystérieux dictateur dont Ziffel, de façon comique, ne parvient jamais à se rappeler le nom**, surtout quand il s'énerve. *"Comment s'appelle-t-il déjà ?"*, s'écrit-il alors. Adolf Hitler est décrit ici comme le Voldemort des romans Harry Potter. Il n'est **jamais nommé mais toujours en embuscade dans les conversations**, incompréhensible et toujours craint.

Aux antipodes de la société, **Ziffel, le bourgeois condescendant, et Kalle, l'ouvrier autodidacte,** confrontent leurs convictions, si inutiles désormais, et tentent vainement de trouver comment ce cataclysme dont on devine la gravité – l'avènement du nazisme – s'est abattu sur eux. S'agit-il de ce collègue, médiocre physicien, qui aimait tellement l'ordre et son corollaire – le vide – et qui a fini par rejoindre le parti national-socialiste pour *"mettre enfin de l'ordre dans ce pays"* ?

Est-ce à cause de gens comme lui que c'est arrivé ? Pourquoi ? Comment ? Kalle comme Ziffel ont vu leur monde s'écrouler sans le savoir et semblent avoir la gueule de bois après s'être réveillés trop tard. D'où quelques citations d'anthologie, prononcées d'un **ton désabusé, irrémédiablement drôles** – *"La merde, ce n'est rien d'autre que la matière qui n'est pas à sa place"* – ou plus douce-amères :

*Le passeport est la partie la plus noble de l'homme. D'ailleurs **un passeport ne se fabrique pas aussi simplement qu'un homme**. On peut faire un homme n'importe où, le plus étourdiment du monde et sans motif raisonnable. Un passeport, jamais. Aussi reconnaît-on la valeur d'un bon passeport, tandis que la **valeur d'un homme, si grande soit elle, n'est pas forcément reconnue**.*

Entre gaieté et mélancolie

Evidemment, la matière paraît un peu datée, le nazisme pré-Seconde Guerre mondiale tellement lointain. *Dialogues d'exilés* semble parfois représenter **l'impasse intellectuelle de l'entre-deux-guerres** : capitalisme comme communisme y avaient déjà montré leurs limites. Et l'on sait que de cette guerre des dieux entre communisme et nazisme, nul n'est sorti vainqueur au bout du compte.

Mais d'un dialogue d'une heure et quart, Olivier Mellor parvient à faire une **matière vivante**. Ironiquement, sa mise en scène évoque plutôt un cirque ou un café-théâtre dans lequel les personnages seraient en train d'évoluer, comme en contraste entre la **gaieté du lieu et la mélancolie qui les accable.**

Pour couronner le tout, les deux acteurs sont accompagnés de **musiciens, comparables au chœur antique**, qui commentent l'action et interviennent parfois dans la conversation, avant de se faire sèchement rabrouer par l'un ou l'autre personnage. La musique joue ici la même partition que l'écriture pour Brecht : se souvenir du pays natal, évoqué avec des poèmes parfois maladroits qui chantent les paysages de chaque région allemande.

Pour rendre le texte plus moderne, aussi bien **Jean Yanne que Léo Ferré** ou encore Raoul de Godewarsvelde – qui se souvient encore de ce chanteur français, si populaire dans le Nord et mort en 1977 ? – sont convoqués dans d'hilarants interludes musicaux qui font revivre **l'ambiance cabaret typique des années 1930**.

Même engoncés dans une caricature d'eux-mêmes – le bourgeois arrogant et l'ouvrier envieux – les personnages sont encore **capables de recul par rapport à eux-mêmes**. S'ils n'avaient pas été tous deux des exilés, auraient-ils été capables de se parler, en dépit des différences sociales ?

La nostalgie, l'incompréhension, la lucidité vis-à-vis de soi-même, sont des douleurs partagés. À mesure que la conversation se poursuit, et que l'ébriété s'accroît – les personnages ponctuent leurs monologues de bonnes lampées de bière – les confidences prennent un tour plus intimes. Avant un final alcoolisé en forme de joyeux et absurde capharnaüm.

Julien Vallet

THEATRAUTEURS
Actualité théâtrale, chroniques

Dialogues d'Exilés de Bertolt Brecht

" Comment s'appelle t'il donc au juste ? " …
- subtilité de l'ironie mise à mal par le geste appuyé et répétitif de deux doigts joints, à l'emplacement de la moustache. Impossible de ne pas comprendre de qui il s'agit …
A force de remettre encore et encore le sujet sur le tapis, nous frisons parfois l'overdose, eux aussi du reste mais là, ce sera sur le plan de l'éthylisme car l'action se déroule au sous-sol d'un quelconque buffet de gare où la bière coule à flots.
Hitler, on connaît de façon nauséeuse puisque les chaînes télévisuelles nous en rebattent les oreilles et nous en emplissent les yeux à raison de plusieurs émissions par semaine et ce, depuis des décennies. Son propagandiste, Goebbels serait surpris d'apprendre qu'il a fait école dans l'autre sens …
Les exilés ? … Le terme est presque devenu obsolète, remplacé par celui de migrants et le problème est omniprésent. Discussions de comptoir en un monde qui s'écroule lorsque les protagonistes sont coincés dans une impasse, celle de l'Histoire qui se vit au jour le jour et que des technocrates n'ont pas su prévoir.
Comme toujours chez Brecht, les jugements sont péremptoires et n'ayons pas peur de le dire, manichéens. Il y a ceux dont le raisonnement est juste et puis tous les autres … Le grand Bertolt oubliait une seule chose : rien n'arrive par hasard et nous sommes tous responsables, pour ne pas avoir été suffisamment vigilants quand il le fallait, quand c'était encore possible. Ensuite, viennent les bilans.
" L'homme vit de l'homme " … (et il en meurt aussi)
Rencontre improbable (mais ne le sont-elles pas toutes ?) entre un physicien - très physique - Ziffel et un très nerveux ouvrier : Kalle, ils ont été l'un et l'autre chassés de leur pays, ce qui les amène à exprimer leur légitime rancoeur.
Brecht écrivit ce texte alors qu'il était en exil à New-York et y revint sans cesse durant des années mais n'eut pas le loisir de le porter à la scène …
Olivier Mellor a voulu mettre ces écrits en avant, motivé sans doute par cette période de confusion extrême qui s'avère être la nôtre. Donc, entre deux bières, Ziffel et Kalle échangent des propos critiques sur l'époque, la politique et le comportement de tous en général.
Ces deux comédiens Olivier Mellor et Stephen Szekely entourés de musiciens poussent aussi la ritournelle sur le répertoire de Brecht et Kurt Weill, bien sûr, mais également en passant par Léo Ferré, Bernard Dimey et quelques autres …
Violentes revendications, délires de fin de banquet mais aussi tendre nostalgie sont au rendez-vous.
Les thèmes seront pris à bras le corps avec la visible intention de bousculer les cerveaux embroussaillés ou simplement endormis car si vous avez l'habitude de dormir debout ou assis, croyez moi, ces 5 lascars vous mettront les neurones en ébullition.
Cela se passe au Lucernaire, chaque soir du mardi au samedi à 21h, dans la salle Paradis où - contestataires jusqu'au bout - ils ont une pêche d'Enfer !

Simone Alexandre

Théâtre-Actu
Le site de l'Actualité Théâtrale

Dialogue d'exilés, de Bertolt Brecht, mise en scène d'Olivier Mellor au Lucernaire

Amertume mélancolique

Écrits à partir de 1940, et publiés à titre posthume en 1961, les « Dialogues d'Exilés », de Bertolt Brecht relatent la rencontre d'un physicien, Ziffel, et d'un ouvrier nommé Kalle, chassés de leur pays par un certain « comment s'appelle-t-il donc au juste ? » au buffet de la gare d'Helsingfors. Dans cet endroit sécurisé et isolé du reste du monde, ils discutent à la fois avec humour, cynisme et mélancolie, passant d'un sujet à l'autre pour toujours en revenir à une même constatation : l'effondrement de l'ordre du monde sous le joug du IIIe Reich.

Olivier Mellor fait ici le choix de recréer un intérieur de petit troquet aux allures de cabaret ou de salle de concert, rideau rouge à paillettes et instruments de musique, barrils à foison, mais dont le sol discontinu en planches de bois pourrait également évoquer un radeau à la dérive.

Dans cette atmosphère mélancolique où l'on pense à la guerre, trois musiciens jouent des chansons de Brecht, de Ferré ou encore de Dimey pour ponctuer le dialogue, et l'on ne sait si ces émouvants intermèdes musicaux qui font écho au texte soulagent ou amplifient une sorte de vague désespoir magnifié que l'on ne peut s'empêcher d'éprouver avec force.

On ressent bien cette ambiance un peu ancienne, historique, et pourtant, les mots de Bertolt Brecht résonnent encore d'une effrayante actualité, et l'on retrouve, dans ces interrogations d'une époque en crise où tout est bouleversé, un miroir tendu à nos propres doutes.

L'alternance entre les passages musicaux et le texte permettent de donner au récit le rythme à la fois soutenu et tranquille d'une longue nuit, et de maintenir la concentration du spectateur sur l'écriture parfois dense et difficile de l'auteur des dialogues. Le Paradis du Lucernaire est un lieu tout à fait propice à cette rencontre, car le charme opère également grâce à la taille très réduite de la salle, qui permet une proximité particulière entre les personnages et les spectateurs, même si, par conséquent, le volume sonore peut être parfois malencontreusement désagréable. Quoiqu'il en soit, les comédiens, Olivier Mellor (Ziffel) et Stephen Szekely (Kalle) incarnent avec conviction leurs personnages, et se retrouvent, semblent-ils, aussi émus qu'ils sont émouvants.

Un très beau moment de musique et de théâtre, dont l'humour noir amer ne laisse pas indifférent.

Ondine Bérenger

TLC TOUTE LA CULTURE

Spectacles / Théâtre / « Dialogue d'exilés » de Bertolt Brecht au Lucernaire : une ivresse partagée

THÉÂTRE

« DIALOGUE D'EXILÉS » DE BERTOLT BRECHT AU LUCERNAIRE : UNE IVRESSE PARTAGÉE

Choisir de mettre en scène un très beau texte assez peu connu du vieux maître ***Bertolt Brecht*** *est une bonne chose ; le sublimer par une mise en scène drôle et touchante, c'est un vrai bonheur.* ***Olivier Mellor*** *et sa* ***Compagnie du Berger*** *y parviennent sans encombre avec une nonchalance étonnante et une humilité rassurante.*

Note de la rédaction : ★★★★☆

La petite salle juchée au sommet du Lucernaire se prête parfaitement à l'ambiance informelle des *Dialogues d'exilés*. On se croirait dans l'arrière boutique d'un bar après sa fermeture : des fûts sont empilés un peu partout sur le plateau, un drap blanc est suspendu à la va-vite d'un côté de la scène, quelques papiers déchirés jonchent le sol… Et çà et là sont disposés des instruments de musique en attente de leurs propriétaires.

C'est dans ce lieu étroit et chaleureux que les deux exilés Kalle (**Stephen Szekely**) et Ziffer (**Olivier Mellor**), respectivement ouvrier et physicien, vont échanger sur la vie, la jeunesse, le capitalisme, l'amitié, l'alcool… Le tout dans un heureux mélange de dialogues et de chansons, de cris et chuchotements. Ils seront accompagnés à la guitare, au piano et à la contrebasse par trois gais lurons aux mimiques désopilantes (mention spéciale à **Séverin «Toskano» Jeanniard**, chef d'orchestre et contrebassiste totalement à côté de ses pompes). Toutes les conditions semblent donc réunies pour la création d'une utopie éphémère où l'on peut tout dire et tout faire, en chantant ou en dansant. En somme, la Compagnie du Berger respecte au mot près la définition que **Bertolt Brecht** donne du théâtre au début de son *Petit Organon pour le théâtre* : « des reproductions vivantes d'événements, rapportés ou inventés, qui opposent des hommes, et cela aux fins de divertissement. »

Le plaisir avec lequel la petite troupe s'anime sur scène tient pour beaucoup à la force du texte. La parole brechtienne est pleine de justesse et de subtilité. Chaque mot prononcé sur scène est, comme le dit **Roland Barthes** à propos du dramaturge allemand dans ses *Écrits sur le théâtre,* « saturé d'intelligence ». Éxilés, isolés, seuls à deux, les personnages peuvent dévoiler le fond de leur pensée sans s'attirer les foudres de toute autorité prétendument supérieure. Le premier moment du dialogue annonce toute la loufoquerie à venir : le duo fait un éloge ironique du passeport, ce trésor inestimable que l'homme garde en lui comme s'il en était le coffre-fort. Kalle et Ziffer n'ont plus peur des grands décideurs, bien au contraire : ils sont animés par un profond mépris et un grand esprit critique à leur égard. Dans leur bouche, le nom de **Hitler** ne passe pas, et est systématiquement remplacé par la formule « comment s'appelle-t-il déjà ? ».

Il est nécessaire en outre d'évoquer la mise en musique exemplaire qui accompagne le dialogue. De la ballade jazz au rock (presque hard!) en passant par les inévitables *songs* brechtiens, le petit orchestre s'amuse à partager des chansons et mélodies inconnues, oubliées, drôles ou mélancoliques. Mention spéciale à *La Gamberge* de **Jean Yanne**, ballade sur une jeunesse perdue, jouée et chantée avec la voix un peu fausse des deux exilés… Mais qu'importe, si elle témoigne de l'ivresse qui fait rayonner les acteurs et réchauffe le public ?

Simon Gerard

WebThéâtre
Théâtre, Opéra, Musique et Danse

Critiques / Théâtre

Dialogues d'exilés de Bertolt Brecht

par Corinne Denailles

cabaret politico-burlesque

© Ludo Leleu

« Le passeport est la partie la plus noble de l'homme. D'ailleurs un passeport ne se fabrique pas aussi simplement qu'un homme. On peut faire un homme n'importe où, le plus étourdiment du monde et sans motif raisonnable : un passeport, jamais. Aussi reconnait-on la valeur d'un bon passeport, tandis que la valeur d'un homme, si grande soit elle, n'est pas forcément reconnue. » Ainsi débutent ces dialogues peu connus que Brecht a commencé à écrire en 1940 alors qu'il était en exil en Finlande puis à New York et qui ont été été publiés de manière posthume en 1961 sans qu'il les ait vraiment achevés. Il y met en scène deux exilés réunis par hasard au buffet d'une quelconque gare européenne qui devisent sur leur vie et sur le monde comme il ne tourne pas rond. Ziffel est un physicien social-démocrate convaincu de sa propre nullité, Kalle est un ouvrier communiste conscient de sa position sociale d'inférieur, les deux usent de l'humour comme utile viatique. Exilés du IIIe Reich, leurs voix sonnent comme deux facettes de la pensée de Brecht. Ils discutent beaucoup de politique, de capitalisme, de fascisme, de communisme, d'oppression, de censure, de liberté, du peuple (le Grand Peuple Allemand et le petit peuple) mais toujours reviennent comme une rengaine des allusions, souvent traitées de manière clownesque, à « mais comment s'appelle-t-il donc ? », celui-là qui a propagé la barbarie à laquelle nos deux compères ont échappé et qu'on se gardera bien de nommer.

Dans ce spectacle créé en 2012, le metteur en scène Olivier Mellor (formidable interprète de Ziffel) a dressé un cabaret populaire, image dérisoire des cabarets berlinois. Au fond, un grand rideau cramoisi et scintillant, sur scène, un fatras hétéroclite au milieu duquel une machine à bière, des tonneaux, des rails interrompus, route coupée de la liberté, évocation des camps, comme on voudra. Dans cet espace minuscule, des musiciens accompagnent les chansons qui émaillent le spectacle, engagées et populaires, du "Youkali" de Kurt Weill composée pour le film Marie Galante en 1935, tango habanera qui parle du « pays de nos désirs » à "L'oppression" de Léo Ferré qui rêve qu'un jour « les choses défendues vers lesquelles tu te traînes seront à toi quand tu fermeras les yeux de l'oppression », en passant par le comique "Un verre de ouatabada" du Lillois Raoul de Godewarswelde ou le rock kitch des années 1960 de Jess Garon, "C'est lundi", qui raconte la vie d'un chômeur. Olivier Mellor et Stephen Szekely, dont l'attelage rappelle Laurel et Hardy, forment un duo volontiers clownesque pour disserter des tragédies du monde, jouant du cabaret jusqu'au bout, avec adresses au public, gags, etc., constatant sérieusement que « l'homme est bon mais que le veau est meilleur ». Olivier Mellor maîtrise parfaitement son fort potentiel comique et mène tambour battant ces dialogues qui tombent à pic en ces temps où grondent des voix qu'on voulait croire tues à jamais

théâtrorama
Le panorama du spectacle bien vivant

Dialogues d'exilés

Après avoir mis en scène "Knock", "Cyrano de Bergerac" ou "Olivier Twist" qui réunissaient plus de vingt comédiens et musiciens, Olivier Mellor revient avec ces "Dialogues d'exilés " à une forme plus intime (cinq comédiens). Il renoue ici avec le théâtre d'un Brecht à ses débuts qui se déroulait dans les cabarets et loin des scènes conventionnelles.

Affirmant que "*le passeport est la partie la plus noble de l'homme*" et constatant que, de ce fait, "*l'homme est le véhicule matériel du passepor*t", ils refont le monde dans l'arrière-salle de bistro qui leur sert de quartier général. Vidant force chopes de bière, ils parlent de tout et de rien : du communisme, du matérialisme, de la nécessité de l'ordre et du rôle des vertus civiques, de leur vie d'exilés aussi, chamboulée, par l'arrivée au pouvoir de "comment s'appelle-t-il au juste" ?…

A Helsingfors, c'est l'heure des confidences : deux Allemands Ziffel, le physicien et Kalle, l'ouvrier, entre humour et gravité, reviennent toujours à la cause de leur exil : Hitler et le IIIe Reich. Brecht écrit cette pièce alors qu'il est lui-même exilé, qu'il a fui le nazisme, et qu'il est déchiré entre l' amour pour son pays et la nécessité de le fuir. Réécrite, raturée, découpée en chapitres, la pièce ne fut jamais terminée.

Au menu : bière, légèreté et humour noir

Ce qui caractérise Olivier Mellor et la Compagnie du Berger qu'il dirige, c'est la fidélité et le joyeux charivari propre aux gens qui se connaissent bien. D'une pièce à l'autre, se retrouvent les mêmes comédiens qui sont également musiciens. Ce qui donne des spectacles solides, généreux, sans complaisance et d'une totale exigence, où chacun peut compter sur l'engagement de l'autre en toute confiance. On pourrait monter ce texte comme une succession de récits indépendants. Mellor préfère en explorer la dialectique et en faire ressortir le lyrisme. Entrecoupés de musiques, de chants, le texte raconte la nostalgie du départ, l'exil et les regrets d'une jeunesse perdue, sans jamais se départir de sa légèreté et de son humour noir.

On navigue ainsi entre deux mondes : le monde ancien, en flammes qui s'écroule et l'avenir incertain d'un monde en train de changer. Oscillant entre le besoin de sécurité et le désir d'inconnu, Kalle et Zieffel rêvent d'impossibles voyages. La bière aidant, même si on ne rogne en rien sur les faits historiques, le récit se décale. La nuit déforme la réalité, la voix se fait plus pâteuse, c'est l'heure des confidences. Les chansons et les intermèdes musicaux qui entrecoupent le récit contribuent à mettre à distance la réalité, à la rendre diffuse et à faire naître la poésie. Contrairement à d'autres œuvres, Brecht n'a pas inséré de chansons dans celle-ci. En ajoutant des chansons de Kurt Weill, Jean Yanne, Léo Ferré et de quelques autres, Mellor et sa bande de joyeux lurons racontent au public, tout en ne s'attardant pas sur l'émotion, d'autres dictatures et d'autres exils plus intimes, plus récents.

Mellor construit sa mise en scène, par touches successives comme un peintre devant son tableau. Il allie l'exigence de l'écriture brechtienne à la fantaisie et à la liberté propres à sa façon de mettre en scène ou de diriger le jeu des comédiens. Si le propos politique est brutal, incisif, il existe dans un rapport au quotidien, mais aussi au divertissement, à l'humour et à la dérision. La pièce s'appuie sur des faits historiques terribles, mais relève aussi de l'histoire plus intime de petites gens. Suivant avec rigueur ce fil, Mellor nous offre un spectacle à la fois au cordeau et plein d'humour : tout ce qui s'y dit est potentiellement vrai, mais comment prendre au sérieux un auteur qui affirme que "l'homme est bon, mais que le veau est meilleur" ?

Dany Toubiana

Dialogues d'exilés, de Bertolt Brecht

Mise en scène : Olivier Mellor, avec : Olivier Mellor, Stephen Szekely, Séverin Jeanniard, Romain Dubuis, Cyril Schmidt.

Dans cette salle *Paradis* où l'on se sent si bien parce qu'infiniment proches de la scène et carrément dans les bras des comédiens, un couple d'exilés trépidant et leurs camarades jouent tous d'instruments divers. Ce qu'ils se disent et ce qu'ils nous confient? On ne peut pas vous le raconter, c'est de la pseudo-métaphysique, des radotages plus que surréalistes, du bon sens violent mais toujours jubilatoire. Les deux personnages principaux ne le sont que très sporadiquement, tant sont présents leurs camarades qui leur donnent la réplique en permanence, et chantent… lorsqu'ils ne boivent pas de cette bière tirée des tonneaux posés çà et là sur la scène. Ah ! ces Germains à l'esprit si pratique et qui ne s'embarrassent pas de convenances alambiquées. Nos deux partenaires débattent de la vie, de la mort, d'un certain Adolf qui les turlupine eux et leurs familles. On reviendrait à une certaine case-départ parce que la philosophie, Dieu soit loué, n'est au bout du compte que cela.
Le rythme du spectacle est mieux que parfait, les déplacements souvent très rapides ce qui fait que le public en hoquète de rire. Vous avez dit : théâtre musical, quelle invention géniale ! L'un des deux dialogueurs empoigne aussi un micro et caricature ces chanteurs de rock que nous avons tant aimés et qui sont aujourd'hui arrière-grand-pères. Que dire de l'épisode où ils portent tous sur la tête des calots en papier du genre séance de bizutage ? Cependant le (ou les) message(s) passe(nt). Nous sommes heureux que ce spectacle donné pour la première fois il y a presque une demi-douzaine d'années ait rebondi de cette façon et atterri au Lucernaire où il faut que vous fonciez avec vos enfants, petits-enfants et leurs camarades de classe et autres copains et copines. Dites-leur aussi que « L'homme est bon, mais le veau est meilleur » selon Bertolt ! A votre tour de les voir ahuris et ravis.